

Brigitte Pilote, Hugo Léger, Alexandre Soublière

Marie-Michèle Giguère

Numéro 148, hiver 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68034ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Giguère, M.-M. (2012). Compte rendu de [Brigitte Pilote, Hugo Léger, Alexandre Soublière]. *Lettres québécoises*, (148), 22–23.

☆☆☆ ½

BRIGITTE PILOTE

Mémoire d'une enfant manquée

Montréal, Stanké, 2012, 160 p., 19,95 \$.

Enfance aigre-douce

Au cœur des années 70, Jeanne rêve d'une vie plus grande que nature et se pose des questions que bien des adultes ont peur d'affronter.

C'est simple. Je ne suis pas une enfant parce que les enfants sont des morveux qui ne pensent qu'à s'amuser avec de la pacotille : des jouets, des dessins animés, des bonbons, la liste serait longue. Je sais depuis toujours que je ne suis pas des leurs. (p. 55)

Jeanne Côté a les mêmes initiales que Jacques Cartier et rêve d'un destin de la même envergure. Au grand dam de sa mère, elle n'a pas envie de se faire des amies ni de jouer à l'enfant. Elle se croit déjà adulte, se sent à l'étroit dans sa routine, ne sait que faire des après-midi d'anniversaire ou des exercices d'écriture proposés par son enseignante. Elle s'intéresse plutôt aux grands explorateurs, à la vie de Donnacona ou à celle du docteur Henry (Morgentaler, même si on ne le nomme pas). Bref, Jeanne a toute la stature romanesque dont peut être capable une enfant de son âge, mais aucune des limites. Elle rêve d'une vie héroïque et aucun des plaisirs de l'enfance ne semble la distraire de ses ambitions de grandeur.

La commune

Un jour, sa mère aussi en aura assez de leur quotidien, s'y sentira à l'étroit. Elle réussira alors à convaincre son mari de quitter emploi et maison pour aller s'établir dans la nature, dans une commune — pratiquement une secte — installée dans une ancienne chapelle. Là-bas, les adultes vivent d'un côté, les enfants de l'autre. On refuse à ceux-ci l'usage du crayon, mais on consent à les éduquer : un dénommé — ou devrait-on dire « renommé » — Purusha s'en charge, lorsqu'il ne s'isole pas dans le silence des journées entières afin de prier pour un monde qui tourne mal. Avant, Purusha s'appelait Réjean et militait au sein du FLQ. Maintenant, il enseigne à Jeanne « qu'on ne doit faire de mal à aucun être vivant parce que c'est la même brosse qui nous a tous peints ». Et la petite s'attache à l'homme et à ses enseignements, sans être dupe pour autant du contexte dans lequel elle se trouve.

Mais où qu'elle soit, Jeanne finit inmanquablement par rêver de plus de liberté. À la fois séduite par les idéaux de la commune et critique, les contradictions des adultes ne passent pas inaperçues à ses yeux, pas plus que leurs errements. Le leader du groupe, dont s'amourachera éventuellement sa mère, ne l'impressionne guère : « Quand je pense que Jean-Charles n'est pas plus prophète que vous et moi, je me dis qu'une loi des adultes devrait interdire ces faux prénoms. Ils sont de la poudre aux yeux qui aveugle maman. » Et c'est peut-être ce que ce joli roman fait de mieux : montrer la futilité, la vanité et l'égoïsme de trop de décisions adultes ; les contraintes que l'on s'impose, les jougs sous lesquels on demeure de son propre gré. Dans sa lorgnette d'enfant qui ne veut pas en être une, les envies amoureuses de sa mère ou la mollesse de son père apparaissent dans toute leur futile insignifiance, révélant du même coup la beauté de l'obstination enfantine et attachante de Jeanne. Un roman à découvrir



BRIGITTE PILOTE

☆☆☆

HUGO LÉGER

Tous les corps naissent étrangers

Montréal, XYZ, coll. « Romanichels », 2012, 218 p., 22 \$.

Tendresse sous les néons

Un appartement immaculé, des succès financiers qui se succèdent, un corps entretenu par un entraîneur privé, aucun ami : personne ne se construit une vie si lisse sans raison, raconte ce premier roman prometteur.

Comme d'autres, les insectes, je collectionne les nœuds, ma vie en est parsemée, des nœuds sans dénouement, des nœuds qui serrent le cœur, le cou, des nœuds qui finissent en queue de poisson. Je cours après les problèmes quand ce ne sont pas eux qui me soufflent dans le cou. L'angoisse est mon moteur, j'aime sentir que la situation m'échappe pour mieux la rattraper, j'aime l'espèce de tension qui traverse l'échine pour se loger au ventre. (p. 31)

Jean-Jacques Darrieux a réussi, diraient certains : il dirige une boîte de relations publiques après avoir été présentateur d'un journal télévisé et multiplie les bons coups financiers en acquérant des entreprises au plus bas prix pour les revendre ensuite avec un maximum de profits. L'homme a tout fait pour s'éloigner de son enfance médiocre. Chaque mois, il verse de l'argent à sa mère alcoolique pour acheter la paix et la tenir loin de lui ; il ne parle plus à son frère. Et si, en quelque sorte, il parvient à maintenir à distance sa famille qu'il exècre, il ne peut en faire autant avec son présent. L'homme, imperturbable en apparence, a un fils de 16 ans, lourdement handicapé, à qui il rend régulièrement visite dans l'institution où il est placé, condamné à vivre dans un lit, complètement dépendant des bons soins de son infirmière. Jean-Jacques Darrieux prend soin seul de son fils, abandonné par sa mère, incapable d'accepter d'avoir donné naissance à un être tel.

Ce roman — en plus d'être un portrait froid, chirurgical et fascinant d'un univers de travail impitoyable — est aussi l'illustration d'une humanité qui pointe là où on ne l'attendait pas, une surprenante démonstration de la tendresse d'un père, puis d'un homme. Au fil des pages, sous des dehors immaculés, on découvre les détails de l'enfance trouble, mais peut-être avec plus d'émotion encore, le moment où ce



HUGO LÉGER



ALEXANDRE SOUBLIÈRE

Hugo Léger

Tous les corps naissent étrangers



XYZ

personnage a eu l'impression de tout avoir — un emploi enviable, une femme dont il était follement amoureux, un bébé à venir — et de goûter à quelque chose qui ressemblait au bonheur. Ainsi plane sur ce récit le spectre de cette période de la vie où tout allait trop bien, où tout était en train de basculer sans que ce soit perceptible.

Tout est construction

On ne peut passer sous silence la brillante structure du roman. Le passé et le présent se

côtoient dans un désordre savamment construit; les segments s'emboîtent en créant surprises, effets comiques ou confusions planifiées. Mieux, cette organisation permet à l'auteur de distiller intelligemment les éléments clés qui rendent possible de saisir ce personnage complexe.

Tous les corps naissent étrangers donne à voir la chute d'un homme au ralenti, montre une vie se fissurer malgré l'argent qui ne parvient pas à tout colmater. Et si la littérature des dernières années nous a servi son lot de bonzes de la publicité ou des relations publiques, cette histoire, elle, était encore à raconter.



ALEXANDRE SOUBLIÈRE

Charlotte before Christ

Montréal, Boréal, 2012, 224 p., 22,50 \$.

Arrogance et dépendances

Une histoire d'amour et d'excès sur fond de drogues, de petits délits et de *porn*, livrée dans une langue métissée d'anglais et influencée par les nouveaux médias.

C'est comme si les nouveaux médias, c'est ben plusse une révolution sexuelle qu'une révolution de la communication, que je dis. (p. 126)

O h, il a défrayé la chronique, ce premier roman au titre accrocheur. Les pages des journaux étaient noircies de comptes rendus, de chroniques et d'analyses sur ce roman coup de poing au moment même



où les étudiants commençaient à sortir dans les rues l'hiver dernier, scandant leur ras-le-bol, leurs idéaux et leurs convictions. *Charlotte before Christ*, qui paraissait quelques semaines avant les premiers votes de grève, fait pour sa part le portrait d'une jeunesse qui ne revendique rien sinon son plaisir, qui ne court qu'après la satisfaction de ses désirs éphémères et les émotions fortes. Les personnages ici se bousculent, se précipitent et s'entrechoquent, incapables de nommer leur immense besoin de réconfort.

Sacha étudie en microbiologie, mais il n'a que très peu à faire de ses cours. Ce qui l'intéresse, c'est sa blonde Charlotte, le passé sexuel de celle-ci ou le prochain party par effraction qu'il organisera avec ses amis. Charlotte, elle, n'a pas connu son père, vient d'un milieu modeste et affiche la fragilité des gens à qui quelque chose a manqué. Et Sacha se demande parfois comment une si jolie fille est tombée amoureuse de lui. Leur couple est à la fois bercé d'attentions douces, de spontanéité, de pornographie et de chicanes grandioses. Ils sont excessifs, impulsifs.

Si Sacha affirme d'emblée qu'une de ses « meilleures qualités en tant qu'humain » est son élitisme, le roman illustrera tout aussi bien son narcissisme. Il est propre de sa personne, chic et imbuvable. Il aime créer de l'effet chez les autres grâce à « des mesquineries, des taquineries malsaines, des jeux »; s'habiller de grandes marques et juger les autres pour mieux camoufler l'angoisse, le doute, la peur. Le grand classique quoi. Mais Sacha se vautre surtout dans cette histoire d'amour teintée d'absolu, où Charlotte et lui se promettent de « ne pas se survivre l'un à l'autre ». Ce propos-là, cette fuite dans l'amour, dans la fusion, réussit à émerger de cet ensemble qui, autrement, jette surtout de la poudre aux yeux à grands coups de phrases-chocs et de petits méfaits.

Ambivalence

Le roman, à la fois enlevant et irritant, maintient l'attention grâce à un rythme étudié, vivant, et à une langue surprenante, souvent orale, crue. Ce souffle-là, porté par la colère, les pulsions, l'angoisse et le désir, se reçoit d'un trait. Ponctué des notes que s'écrivent Sacha et Charlotte dans un petit carnet noir — « Je promets à Ça-chat de ne jamais laisser passer plus de 12 heures sans le texter pour lui dire que je l'aime. » —, *Charlotte before Christ* se lit avec la même urgence que celle qui en berce les pages.